

Exposition



Si Dana Gluckstein est avare de détails dans les légendes de ses photos, c'est parce que le modèle sert toute une collectivité. 1. Chanteur hawaïen, 1996. 2. Jeune Bhoutanais, 2010. 3. Deux Namibiennes, 2007. 4. Guérisseur haïtien, 1984. PHOTOS DR



Dana Gluckstein elevates the indigenous to the rank of icons.

TRAINED BY SCHOOLS OF ADVERTISING, THE PHOTOGRAPHER TRIGGERS ANCIENT VEHICLES FOR HER OPENING MESSAGE

Florence Milloud Henriques
(English translation from French)

Still photographs of indigenous tribes gathered for their aesthetic savagery? Just explore their common look to understand that the clichés that Dana Gluckstein sets right now at the United Nations in Geneva, are playing on another level. Never vindictive, but always piercing, sometimes filled with tears or introverted, eyes are always worthy, dignified. Strong as much for their advocacy as for the right to be different. The subjects chosen by the American live at odds with the society of consumption, and yet the imprint of this last is obvious. It has the incongruous form of a bra worn as an ornament. Or the strange hull of a mobile phone exhibited as a necklace.

In some photographs, it has the anachronistic shout of kitsch, but for Dana Gluckstein, they are the emblems of "tribes in transition." Piercing perhaps, surely unusual, it details the hunt for three decades to form an unpublished human chain. A chain that asserts its dignity to the United Nations: the symbol is strong. The photographer of advertising campaigns for Apple and Toyota has tears in her eyes

Why do your models, like Renaissance portraits on a neutral background, have no name or identity? Often I'm asked what is the name of this person or that person. In the early years of this journey, I did not make note of names. Now I do, but it remains between us. We should not see in these pictures the personal, such as, young Gonzales portrait of a dancer from Chiapas, or elder Jomo, the Massai warrior. These men, women, young, old, are all archetypes. They know that if they reveal their essence to the camera, it will provide a voice to their tribe.

What do you ask them?
I ask them to show me their particular

tradition, if not ... what is left. During the portrait session, I talk, (with the help of a translator). I talk a lot, (about their inner beauty and pride) the idea is not to surprise the subject, but to create intimacy. Even if we do not always understand each other, they see me as someone who came from far away to find them, and to form mutual respect through our collaboration. As telling their stories is not always possible, the subjects show their common dignity and pride. Sometimes, all that remains are false traditions created solely to fill the appetites of tourists, sometimes it is the precious relics preserved by a grandmother. Sometimes, there is nothing left - I remember the young Zambians who quickly cut cardboard masks to show me how those of their ancestors looked ... As for the tennis shoes of the young Bhutanese and his plastic rifle, that is worthy of the studios of Bollywood, they point out that the tentacles of consumerism are long.

You speak of a collision of cultures?
We must be critical about our culture invading others, it is time to look at what we can learn from each other. These

pictures appeal for understanding our common humanity. Dignity serves as a meeting point.

Are you the lawyer of Civilization at Risk or the Photographer Documenting Remnants of Tribal Culture?

Both at once! The cliché is not enough, there must be a message, and I think the artistic approach best expresses our perilous world situation. I choose black and white which transcends the day to day. Sometimes it frustrates me, and I dream of color. But black and white elevates the message. Over thirty years, I had to impose constraints and remain disciplined to clearly define the meaning of my work. To create change, we need artists who create the debate and touch the soul. We tend to forget.

Genève
Nations Unies
jusqu'au 31 août
me et ve (12 h-17 h)
Réservation: dignity@usmission.ch
www.danagluckstein.com

A Avenches, les Scorpions font le plein

Rock Oz'Arènes

Les amateurs de hard allemand se sont déplacés en masse pour la première soirée rock, mercredi. Arno a dû se contenter du Casino

Un 20e anniversaire se célèbre en masse. Après avoir fait le plein, dimanche soir, lors d'une inauguration dévolue à la danse, les antiques pierres d'Avenches ont expérimenté un soldat bonifié (8000 personnes), mercredi, pour la première «vraie» soirée de Rock Oz'Arènes 2011. Six groupes au menu, en tête d'affiche, la crème du hard rock à slow germanique, Scorpions, inoubliable héros des boums, lorsque les garçons se décidaient enfin à inviter les filles aux premières mesures de *Still Loving You*.

Ce slow définitif sera joué. Et aussi *Wind of Change*. Et puis *Holiday*. Mais, pour ces quelques minutes de frissons follement kitsch autour de minuit, il aura fallu endurer l'inventaire exhaustif des poses hard rock que l'on croyait remises dans le placard aux panoplies folkloriques. Pantalons moule-sexe tout en cuir, grimaces sardoniques pour accompagner les solos, lunettes de soleil en pleine nuit, queue de renard à la ceinture... Et, surtout, l'inénarrable batteur James Kottak, dont on retient plus facilement le nom que le groove: il a inscrit son blason sur ses deux grosses caisses! Au cas où les spectateurs le liraient mal, il se l'est également fait tatouer sur le torse.

Histoire que les derniers rangs en profitent, il a hissé sa batterie à une hauteur merveilleusement ridicule: juché sur son podium de quatre mètres de haut, il peut laisser libre cours à ses démonstrations viriles, tellement lourdingues qu'il ferait passer le batteur de Metallica pour celui de James Brown. Devant lui, ou plutôt sous lui, le groupe né en 1969 fait son show tout sourire, visiblement ravi d'être là. Le public lui rend bien.

Pas sûr qu'Arno soit aussi enthousiaste. Le vaillant rocker belge, prévu à 21 h dans l'amphithéâtre, a dû accepter de se voir «exiler» sur la petite scène du Casino, bien moins glamour (1500 spectateurs à tout casser). En cause? Les musiciens de Scorpions et leur matériel, qui exigent la mise à disposition de toute la scène et ne pouvaient cohabiter avec les quelques amis des Flamands. Une histoire de 1 mètre, paraît-il... On n'ose même pas imaginer que l'infiniment petit du batteur fut la raison d'un déclassement aussi injuste vis-à-vis d'un musicien si respectable.

Arno, 62 ans, prend néanmoins d'assaut Avenches avec une classe folle et, s'il est furieux, seules ses chansons en font les frais - et on s'en de micro, qu'il débouche généreusement. *Chic et pas cher* explose, soutenu par une voix féminine qui offre un heureux pendant aux épais rugissements du chanteur, costard noir pour crinière blanche en bel ému de Bashung. Au terme d'une heure généreuse, alors que Scorpions va démarrer son pillonnage de l'amphithéâtre, les rangs du Casino deviennent chahuteurs: mercredi, la grâce et la fureur venaient d'Ostende, mais les vedettes étaient Allemandes. **François Barras**

20° Rock Oz' pratique



Vendredi 5 (dès 18 h): Stephen Marley, Rodriguo y Gabriela, Ben Harper, etc.
Samedi 6 (dès 18 h): William White, Ben l'Oncle Soul, Olivia Ruiz, Stephan Elcher, etc.

Rens.: 026 675 44 22

Loc.: Fnac, Ticketcorner et sur le site officiel www.rockozarenas.com

Temps Libre

Culture
Notre époque
Agenda
Cinéma
Les gens

Exposition



Si Dana Gluckstein est avare de détails dans les légendes de ses photos, c'est parce que le modèle sert toute une collectivité. 1. Chanteur hawaïen, 1996. 2. Jeune Bhoutanais, 2010. 3. Deux Namibiennes, 2007. 4. Guérillero haïtien, 1984. PHOTOS DR



Dana Gluckstein élève les indigènes au rang d'icônes

Formée à l'école de la pub, la photographe déclenche à l'ancienne pour véhiculer un message d'ouverture

Florence Milloud Henriques

Encore des photos de tribus indigènes cueillies pour leur sauvagerie esthétique? Il suffit de sonder leur point commun - le regard - pour comprendre que les clichés que Dana Gluckstein expose en ce moment aux Nations Unies, à Genève, jouent sur un autre registre. Jamais vindicatif mais toujours perçant, parfois embué de larmes ou introverti, le regard est toujours digne. Fort comme autant de plaidoyers pour le droit à la différence.

Les modèles choisis par l'Américaine vivent aux antipodes de la société de consommation, et pourtant, l'empreinte de cette dernière saute aux yeux. Elle a la forme incongrue d'un soutien-gorge porté comme un ornement. Ou encore l'étran-

get d'une coque de téléphone portable exhibée en collier. Dans certains films, on crierait à l'anachronisme kitschissime, mais, pour Dana Gluckstein, ce sont les emblèmes des «tribus en transition». Pi-quant peut-être, insolites sûrement, ces détails qu'elle chasse depuis trois décennies forment une chaîne humaine inédite. Une chaîne qui affirme sa dignité aux Nations Unies: le symbole est fort. La photographie des campagnes de pub d'Apple et de Toyota en a les larmes aux yeux.

Pourquoi vos modèles, contrés comme des portraits de la Renaissance sur un fond neutre, n'ont-ils ni nom ni identité propre?

Souvent on me demande comment s'appelle l'un ou l'autre d'entre eux. Au départ de l'aventure, je ne notais même pas leur nom. Désormais, je le fais, mais il reste entre eux et moi. Il ne faut pas voir dans ces clichés le portrait de Gonzalo, jeune danseur du Chiapas, ou de Jomo, vieux guerrier massai. Ces hommes, ces femmes, jeunes, vieux, tous sont des archétypes. Tous ont saisi que, s'ils livraient leur être à l'objectif, c'était pour offrir une voix à leur tribu.

Des êtres à qui vous demandez de paraître?

Je leur demande surtout de me montrer leur tradition, pour ne pas dire... ce qu'il en reste. Pendant la séance, je parle, je parle beaucoup, l'idée n'étant pas de surprendre le modèle, mais de se fonder dans son intimité. Même si on ne se comprend pas toujours, ils me perçoivent comme quelqu'un qui est venu de loin pour les trouver, et une forme de respect mutuel s'installe. La dignité commune à tous les modèles vient de cette fierté de montrer, à défaut de raconter. Parfois, ce sont de faux costumes, qui servent le seul appétit touristique, parfois ce sont les précieux vestiges conservés par une aïeule. Je me souviens aussi de ces jeunes Zambiens qui ont vite fabriqué des masques en carton pour me montrer à quoi ressemblaient ceux de leurs ancêtres... Quant aux baskets du jeune Bhoutanais accroché à son fusil en plastique digne des studios de Bollywood, elles rappellent que les tentacules du consumérisme sont longs.

Vous préférez parler de fusion plutôt que de choc des civilisations...
Je n'aime pas la charge négative qu'il y a

dans le mot «choc». Si on peut poser un regard critique sur notre culture qui a envahi celles d'autres ethnies, il est temps de regarder ce que l'on peut apprendre les uns des autres. Ces photos sont là comme autant d'appels au respect. La dignité sert de point de rencontre.

Etes-vous l'avocate des civilisations en péril ou la photographe des reliquats de la culture tribale?

Les deux à la fois! Sans message, le seul cliché ne me suffit pas, et je pense que le meilleur moyen pour dire les choses est de le faire en s'appuyant sur une démarche artistique. J'ai choisi le noir-blanc. Parfois ça me frustre, tellement j'ai envie de couleur. Mais, pour élever le message, il faut savoir s'imposer des contraintes. Et pour le faire passer, il faut des artistes qui créent le débat. On a un peu tendance à l'oublier.

Genève
Nations Unies
jusqu'au 31 août
me et ve (12 h-17 h)
Réservation: dignity@mission.ch
www.danagluckstein.com

A Avenches, les Scorpions font le plein

Rock Oz'Arènes

Les amateurs de hard allemand se sont déplacés en masse pour la première soirée rock, mercredi. Arno a dû se contenter du Casino

Un 20e anniversaire se célèbre en masse. Après avoir fait le plein, dimanche soir, lors d'une inauguration dévolue à la danse, les antiques pierres d'Avenches ont expérimenté un soldat outbondé (8000 personnes), mercredi, pour la première «vraie» soirée de Rock Oz'Arènes 2011. Six groupes au menu, en tête d'affiche, la crème du hard rock à slow germanique, Scorpions, inoubliable héros des boums, lorsque les garçons se décidaient enfin à inviter les filles aux premières mesures de *Still Loving You*.

Ce slow définitif sera joué. Et aussi *Wind of Change*. Et puis *Holiday*. Mais, pour ces quelques minutes de frissons follement kitsch autour de minuit, il aura fallu endurer l'inventaire exhaustif des poses hard rock que l'on croyait remises dans le placard aux panoplies folkloriques. Pantalons moule-sexe tout en cuir, grimaces sardoniques pour accompagner les solos, lunettes de soleil en pleine nuit, queue de renard à la ceinture... Et, surtout, l'énarrable batteur James Kottak, dont on retient plus facilement le nom que le groove: il a inscrit son blason sur ses deux grosses caisses! Au cas où les spectateurs le liraient mal, il se l'est également fait tatouer sur le torse.

Histoire que les derniers rangs en profitent, il a hissé sa batterie à une hauteur merveilleusement ridicule: juché sur son podium de quatre mètres de haut, il peut laisser libre cours à ses démonstrations viriles, tellement lourdingues qu'il ferait passer le batteur de Metallica pour celui de James Brown. Devant lui, ou plutôt sous lui, le groupe né en 1969 fait son show tout sourire, visiblement ravi d'être là. Le public lui rend bien.

Pas sûr qu'Arno soit aussi enthousiaste. Le vaillant rocker belge, prévu à 21 h dans l'amphithéâtre, a dû accepter de se voir «exiler» sur la petite scène du Casino, bien moins glamour (1500 spectateurs à tout casser). En cause? Les musiciens de Scorpions et leur matériel, qui exigeaient la mise à disposition de toute la scène et ne pouvaient cohabiter avec les quelques amplis des Flamands. Une histoire de 1 mètre, paraît-il... On n'ose même pas imaginer que l'infantile building du batteur fut la raison d'un déclassement aussi injuste vis-à-vis d'un musicien si respectable.

Arno, 62 ans, prend néanmoins d'assaut Avenches avec une classe folle et, s'il est furieux, seules ses chansons en font les frais - et son sien de micro, qu'il déboîte généreusement. *Chic et pas cher* explose, soutenu par une voix féminine qui offre un heureux pendant aux épais rugissements du chanteur, costard noir pour crinière blanche en bel émule de Bashung. Au terme d'une heure généreuse, alors que Scorpions va démarrer son pillonnage de l'amphithéâtre, les rangs du Casino deviennent chahutés: mercredi, la grâce et la fureur venaient d'Ostende, mais les vedettes étaient Allemandes. François Barras

20° Rock Oz' pratique



Vendredi 5 (dès 18 h): Stephen Marley, Rodriguo y Gabriela, Ben Harper, etc.

Samedi 6 (dès 16 h): William White, Ben l'Oncle Soul, Olivia Ruiz, Stephan Elcher, etc.

Rens.: 026 675 44 22

Loc.: Fnac, Ticketcorner et sur le site officiel www.rockozarènes.com